

DROITS HUMAINS

« CHACUN COURT LE RISQUE DU DÉNI »

ENTRETIEN AVEC **ÉDITH TARTAR-GODDET**, psychologue clinicienne et psychosociologue
PROPOS RECUEILLIS PAR **LINDA CAILLE**, rédactrice en chef adjointe d'*Humains*.

Comment des individus éduqués peuvent-ils un jour faire des choses insensées, tout cela parce qu'un guide ou un accompagnateur spirituel le leur a ordonné ? Comment peuvent-ils faire taire leur esprit critique ? Nous pouvons tous être victimes, tant l'esprit humain est manipulable. L'actualité montre que les Églises et les communautés religieuses sont des lieux à risque.



Un problème systémique

Créée en 2018, la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église catholique (Ciase) a enquêté pendant deux ans et demi sur des violences sexuelles commises par des membres du clergé sur des enfants et des adultes depuis 1950. En octobre 2021, elle a rendu son rapport : 485 pages et 2 500 annexes qui regroupent chiffres, témoignages et recommandations pour réformer l'Église catholique et mettre fin au phénomène « systémique » des violences sexuelles.

aient été entendues, cela fait contrepoids à la décredibilisation de l'Église catholique. Nous avons besoin de ce travail de différenciation entre le Bien et le Mal. Ce travail de vigilance, toutes les Églises en ont besoin, et c'est un travail complexe.

Dans votre dernier livre, vous expliquez que le conflit est une bonne chose, en distinguant conflit et violence. Pourtant, lorsqu'un scandale émerge, par exemple dans une Église, l'unité doit être protégée. Quelle différence faites-vous entre le conflit et la division ?

É. T.-G. : Je distingue le conflit de la violence. Le conflit est une manière de communiquer avec l'autre sur le mode du désaccord, de l'opposition ou de la provocation. Le conflit fait partie des relations humaines, y compris dans les relations de couple ou entre parents et enfants. Le conflit qui s'exprime sous la forme du désaccord, dans le respect des personnes, a sa

place dans les relations, tout comme les interactions bienveillantes et attentives. Dans le conflit, une victime sent quand elle a pu discuter et être accueillie par l'autre qui n'a pas le même avis. En revanche, le conflit peut déboucher sur une division, qui a quelque chose à voir avec la violence, puisqu'elle veut détruire des personnes psychiquement ou bien détruire des relations, ou le fonctionnement d'un groupe. Dans ce cas, les victimes sentent la différence entre conflit et violence : elles peuvent être pétrifiées par la violence des propos, des gestes ou des attitudes. Soit elles implorent, soit elles explosent. Si l'entourage est attentif, il voit la différence. Cette violence est inacceptable dans tous les lieux, il faut la traiter ou la prévenir.

Les Églises sont-elles alors des lieux comme des partis politiques, des ONG ou des associations de loisirs ?

É. T.-G. : On vient à l'église parce que l'on est en quête spirituelle et donc on se met en position d'ouverture, d'humilité. Les personnes qui commettent des actes de violence dans les Églises savent que les fidèles y sont vulnérables (*lire p. 28-29*). Elles cherchent à entrer pour ensuite agir librement et de manière inappropriée. C'est le risque de l'Église et personne ne le dit. Être en confiance dans l'Église n'est pas un acquis au long cours, cela se construit. En Église, en groupe, dans une communauté, chacun a à répondre de ce qui se passe autour de lui. ♦



Pour aller plus loin

Quand la toute-puissance s'invite dans l'Église, d'Édith Tartar-Goddet, Olivétan, 2020, 234 p., 16 €.

18 Selon vous, nous sommes tous responsables de la permanence des situations d'abus en famille, en association ou en communauté. Comment alors lutter contre le déni et la banalisation du mal ?

Édith Tartar-Goddet : L'individu doit manifester une vigilance permanente et discerner que ce qu'il voit et entend correspond à son éthique de respect. Une éthique personnelle de responsabilité, c'est questionner ce que l'on fait en fonction de ce qui est juste pour soi. L'éthique se distingue de la morale, qui concerne la collectivité. L'éthique, chacun la construit en permanence. Je ne suis jamais sûre d'être sur le bon chemin, je peux dévier. Nous pouvons tous nous laisser anesthésier par le fonctionnement d'une organisation comme une paroisse ou une association. Refuser, ne pas voir les dysfonctionnements, c'est humain ; mais, si on les voit, alors on doit se positionner. Chacun court le risque du déni, c'est-à-dire ne pas reconnaître ce que l'on a vu, ou de l'indifférence, donc ne pas réagir. Notre vigilance doit être interrogée. Je crois que si la violence existe dans les Églises, c'est bien pour que les fidèles restent vigilants et ne se satisfassent pas de l'entre-soi. La violence surgit pour alerter les fidèles sur le confort dans lequel ils risquent de s'installer en Église.

Les chrétiens sont-ils plus disposés que d'autres à mettre leurs responsables sur un piédestal ?

É. T.-G. : En France, nous restons dans une société très hiérarchisée, au sein de laquelle la parole de l'expert est une parole admirée, attendue, reconnue et qui développe chez



© DRG

ceux qui écoutent une attitude de confiance a priori. C'est étrange ! C'est le résultat de siècles de pouvoir de la royauté et de l'Église catholique – les deux étaient liés. Le fidèle, comme le citoyen ou le consommateur, a tendance à suivre et à tout accepter. Même les protestants ont perdu leur culture de résistance au conformisme ambiant. Dans ce contexte, c'est facile de laisser une personne prendre le pouvoir et dominer l'Église parce qu'elle est intellectuellement brillante, fait réfléchir et est dévouée à la communauté ; c'est au moins ce qu'elle laisse croire le plus longtemps possible. Pour moi, il s'agit

de phénomènes d'emprises dans lesquels les chrétiens se laissent prendre (*lire nos « Fondamentaux », p. 16*).

En France, les Églises ont-elles perdu leur crédibilité dans la lutte contre les abus de toutes sortes ?

É. T.-G. : La violence fait malheureusement partie des relations humaines. Dans une société mutante comme la nôtre, dans laquelle l'individu s'autoconstruit, cette violence liée à la toute-puissance humaine s'installe de plus en plus fréquemment dans les Églises. La figure exemplaire dans notre société, ce n'est pas la personne névrosée qui s'interroge tout le temps, c'est l'homme puissant qui sait et a raison sur tout. Voilà la figure développée par la société de consommation. Ce qui pose problème, c'est le silence sur les faits ou de vouloir faire taire ceux qui parlent. La faute est là à mon avis, et quand les Églises se conduisent de cette manière, elles ne sont plus crédibles. Que le travail de la commission Ciase (*lire encadré*) ait été médiatisé et que les associations de victimes